

Voici que cinquante jours après le rire de Pâques, nous célébrons la descente de l'Esprit Saint. Le jour de Pâques, autrefois, et ceci est attesté dans toute l'Europe, les prédicateurs suscitaient le rire des fidèles, par des histoires drôles, par des mots d'esprit et enfin par des gestes qui ne reculaient pas devant la vulgarité.

Comme l'ont démontré des études fort intéressantes, le rire de Pâques ne montre et ne fonde rien de moins que le principe théologique de la jouissance. Comme si la résurrection était le prototype, le modèle, le principe même, enfin, de la jouissance. Celle-ci risquant d'être considérée comme aux antipodes de la vie avec le Christ, les prédicateurs montraient en s'appuyant sur les faits, que la résurrection est le fondement même de la jouissance. Et si célébrer la Pâque pendant cinquante jours pouvait et devait avoir aussi pour objectif de nous faire entrer dans cet immense espace théologique qu'est le plaisir de vivre et de revivre, ce devrait être encore davantage celui de la Pentecôte.

Hélas, vous le voyez bien, je ne vous ai pas fait rire, au contraire, j'ai sûrement suscité votre curiosité voire un brin de suspicion à l'égard de cette thèse – tout à fait historique – d'une fondation théologique de la jouissance dans le mystère de la Résurrection. Cette suspicion continue car ce que l'Écriture nous lègue aujourd'hui ne me semble pas vraiment très catholique. Et c'est tellement peu catholique, bien entendu au sens de l'expression française « ce n'est pas catholique » – car en soi la Pentecôte est la plus catholique des fêtes chrétiennes –, que les Actes des Apôtres ne nous disent pas autre chose que : il y a 2 baptêmes, d'ailleurs indépendants.

Celui de l'eau, qui va avec la nuit pascale, et celui du feu de la Pentecôte. Deux baptêmes ? Eh bien, oui, car les langues de feu remplacent les eaux du Jourdain. Mais dans un cas comme dans l'autre de toute façon il s'agit toujours de descente ou d'immersion. La nuit de Pâques, on descend dans les eaux des ténèbres pour ressusciter avec le Christ.

Aujourd'hui, à la Pentecôte, nous sommes immergés dans le feu de l'Esprit. Les langues de feu descendent sur tout ce monde réuni, alors que nous ne savons pas du tout si chacun de ceux qui étaient là était baptisé. Au contraire, nous savons – et les exégètes nous le confirment – qu'ils ne pouvaient pas avoir reçu le baptême. Ils

venaient de trop loin et l'église n'était pas encore présente en tout lieu ni organisée comme aujourd'hui. Mais le baptême de feu remplace celui de l'eau baptismale.

Ce fait entraîne des conséquences lourdes pour notre façon de penser, un peu trop « correcte » parfois, les frontières géographiques, culturelles, spirituelles de notre église. Les Actes nous disent clairement que ces gens, des non-baptisés, ont reçu l'Esprit Saint. Il y a de quoi réviser tout notre catéchisme, du moins celui qui s'en tient à une grâce quantifiée et en fait un préalable obligatoire, même pour Dieu, à nous transmettre sa Vie. La Pentecôte est en revanche la fête de Dieu, de son Esprit, qui se promène comme Il veut dans notre vie, celle de chacun d'entre nous, et qui, surtout, descend où il veut. Dès que j'ai commencé à réfléchir à ce que j'allais vous proposer aujourd'hui – *vous allez penser que la montagne accouche d'une souris*, n'est-ce pas ? –, j'ai songé à la Pentecôte comme à la fête de l'entre-deux.

Libre à vous de vous dire que c'est encore une réminiscence personnelle, comme une note de bas de page, qui n'a pour but que de réduire la portée de ce que je vous expose là, en tout cas l'image de l'entre-deux m'habite depuis longtemps. Cela dit, la Pentecôte me semble la célébration de cet état qui nous caractérise, nous autres humains, à savoir que nous ne sommes jamais vraiment à notre place ou, pour l'exprimer plus précisément, d'être à la fois là où il faut et ailleurs. Ces gens réunis pour recevoir le don de l'Esprit n'étaient pas baptisés donc ils n'étaient pas vraiment à leur place, et pourtant ils reçoivent ce don de Dieu.

Combien de fois nous-mêmes ressentons-nous que nous ne sommes pas à notre place ! Ou plutôt nous nous sentons entre deux espaces, entre la maison et le travail, entre le couvent et le monde, entre le mariage et la passion, entre la joie et la tristesse, entre Paris et la Province, entre le désir et le refus... En somme dans toutes ces situations, apparemment déchirantes, l'Esprit est là en train de nous faire comprendre que nous sommes en train de vivre la passion, la mort et la jouissance de la Résurrection. Et j'ajoute que nous pouvons être aussi entre croyance et incroyance, entre grâce et pêché, dans l'église et hors de l'église.

La Pentecôte, si on accepte le défi des Actes des Apôtres, est tout cela.

Comment alors ne pas penser à ceux et celles qui ont vécu intensément cet entre-deux ? Laissez-moi vous livrer ce témoignage, en masquant dans un premier temps son auteur :

« ... j'ai senti d'une manière, autant qu'un être humain a le droit d'employer ces deux mots, définitive et certaine que ma vocation m'impose de rester hors de l'église, et même sans aucune espèce d'engagement même implicite envers elle ni envers le dogme chrétien ; en tout cas aussi longtemps que je ne serai pas tout à fait incapable de travail intellectuel. Et cela pour le service de Dieu et de la foi chrétienne dans le domaine de l'intelligence... ».

Très attirée par le mystère chrétien, très attachée au Père Perrin, dominicain, Simone Weil a montré sa capacité à vivre l'entre-deux, et qui sait ? à être pleinement dans le dessein de Dieu, dans le mystère chrétien. En tout cas, son exemple confirme à sa façon cette idée d'un entre-deux où l'Esprit peut agir, peut descendre sur nous, quand nous ne nous sentons jamais installés.

C'est ce va-et-vient qui permet d'être vigilant sur notre propre vocation, sur notre responsabilité d'être corps de l'Eglise, d'être église. La Pentecôte, nous l'avons appris au catéchisme, fonde l'église. Certes oui, mais avec des membres qui venaient de partout et qui n'avaient pas reçu l'eau du baptême. Cette position d'entre-deux pourrait nous permettre d'être fidèle à la vocation propre du baptême par l'eau, aussi bien qu'ouvert aux provocations qui nous viennent d'ailleurs.

Cette même juive, inspirée par le christianisme, écrit en 1942 quelque chose qui demeure profondément d'actualité : « pour que l'attitude actuelle de l'Eglise soit efficace et pénètre vraiment, comme un coin, dans l'existence sociale, il faudrait qu'elle dise ouvertement qu'elle a changé ou veut changer. Autrement qui pourrait la prendre au sérieux, en se souvenant de l'Inquisition ? Excusez-moi de parler de l'Inquisition ; c'est une évocation que mon amitié pour vous, qui à travers vous s'étend à votre ordre, rend pour moi très douloureuse. Mais elle a existé ».

L'entre-deux c'est aussi cela : rester ouvert aux provocations, aux coups et les reconnaître. La Pentecôte signifie s'ouvrir à la vérité tout entière d'où qu'elle vienne et où qu'elle tombe. L'Esprit de Dieu s'incruste dans les interstices de nos vulnérabilités, non pas dans les fausses sécurités.

Alors avec toutes ces prémisses, on comprend la parole mise par Jean dans la bouche du Christ : « le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit ».

Amen